

avec le but de l'œuvre elle-même, on soulignera la portée de sa réflexion en saluant l'élargissement de l'histoire et de la lecture littéraire à travers l'émancipation critique du lectorat. (FRANCESCA CAROLINA FURINI)

M. MOÏSE, B. LEBDAI (dir.), *Décoloniser les mémoires de l'esclavage*, Paris, l'Harmattan, 2024, p. 452.

Le recueil s'ouvre par le poème de la poétesse cubaine Nancy Morejón, *Cimarrones*, qui glorifie la vaste présence des noirs dans le monde, et donc leur importance et le poids d'une pensée noire, qui se veut non pas contre la pensée occidentale mais alternative : « Quand je regarde en arrière // et je vois tellement de noirs [...] // quelle joie de nous voir si nombreux [...] // C'est ce qui honore notre lutte // sortir dans le monde et continuer à nous voir [...] » (p. 9). Car *Décoloniser les mémoires de l'esclavage* étudie justement les ouvrages qui s'attachent en premier lieu à détruire les vieux stéréotypes qui continuent de circuler dans la pensée et dans les écritures sur l'expérience terrible de l'esclavage atlantique qui a bouleversé la vie des peuples noirs en Afrique et dans le monde. Ces ouvrages ont également en commun la nécessité de faire émerger non pas un autre système de pensée, car le mot système est devenu suspect après la dénonciation de Glissant, entaché d'une nuance impositive qui est encore une forme de domination, mais au contraire un ensemble cohérent d'attitudes socio-culturelles qui caractérise le monde noir en vue de

la construction d'une société nouvelle, communautaire, où il ne devrait plus y avoir des dominants et des dominés, qui sont, en extrême synthèse, les produits de la pensée occidentale. Mais pour ce faire, pour détruire un modèle dominant, il faut avant tout relire toute l'histoire de l'esclavage et de la colonisation et arriver à en neutraliser les séquelles qui continuent d'entacher les rapports entre les descendants des maîtres et ceux des esclaves. Tout regard nouveau impose aussi la recherche d'un nouveau langage, de nouveaux modèles et de nouveaux symboles. Ainsi, on propose avant tout de substituer le mot neutre esclave, qui indique un *status*, par le mot esclavisé, qui indique le résultat d'un acte violent. C'est à cette recherche de nouveaux modèles ou à leur création que s'engage ce recueil important, en étudiant « le rôle de la littérature, des arts visuels et performatifs, du cinéma, de la musique, de la rhétorique et des études culturelles dans le processus de décolonisation des représentations du passé de l'esclavage » (p. 21).

L'ouvrage est divisé en sept sections, précédées d'une introduction qui fait état des dernières recherches et attitudes décoloniales et présente les dix-neuf contributions qui le composent, suivies d'une brève conclusion, dont le titre souligne le rôle thérapeutique de toute création artistique : « Faire œuvre pour mieux nous PANSER ». Les sept sections, qui accueillent chacune deux ou trois contributions, indiquent un projet de recherche qui se propose de fouiller tous les domaines culturels où s'est réalisé ou pourrait se

réaliser l'effort de décolonisation de la mémoire de l'esclavage : I – « Tradition intellectuelle noire et pensée critique intersectionnelle » ; II – « Politiques mémorielles et droit/devoir de mémoire » ; III – « Mémoire de chair et d'encre » ; IV – « Mémoire de pierre, esthétique noire » ; V – « Mémoires d'ombres » ; VI – « Mémoires reconfigurées, mémoires réhabilitées » ; VII – « Mémoires traduites, mémoires recomposées ». Il est impossible ici de se pencher sur toutes les contributions, dont chacune illustre un moment important de cet effort titanique de renouvellement de l'approche à l'histoire du monde, un effort qui essaie de combler le vide laissé le plus souvent par les historiens qui ont ignoré ou marginalisé le rôle de l'esclavage et des esclavisés dans la construction de notre réalité contemporaine. Mais on ne peut ne pas s'arrêter sur quelques-unes de ces contributions qui focalisent de façon plus incisive que d'autres les points de force de cette recherche visant à saper les fondements d'une reconstruction sinon obscurantiste, du moins partisane du passé. À commencer par la première contribution de la première section, due à la plume du philosophe franco-américain Norman Ajari, auteur d'un texte-clé de la pensée décoloniale, *La Dignité ou la mort. Éthique et politique de la race* (2019). Sa contribution, au titre percutant (« "La peau d'un blanc pour parchemin, son crâne pour écritoire" : Tradition radicale noire et Révolution haïtienne »), retrace l'histoire de ce qu'il appelle la « tradition radicale noire », en ou-

vrant son analyse par un hommage à Édouard Glissant, dont la pensée parcourt en filigrane le recueil : « La question de la décolonisation des mémoires de l'esclavage est à l'ordre du jour. C'est une conversation ouverte par Édouard Glissant il y a de cela une quinzaine d'années, mais le discours n'a depuis pas cessé de s'enrichir » (p. 25). Dans la seconde partie de son texte, Ajari étudie les deux approches antithétiques à la révolution haïtienne, qu'il définit universaliste et fugitive, selon qu'on la lit comme née des principes de la Révolution française ou bien comme autochtone, sortie de la lutte des noirs qui avaient déserté la plantation pour marronner dans les bois. La seconde approche considère la violence qui accompagne toute forme de libération et est la seule qui aboutisse à une « altérité radicale », qui, affirme Ajari, « passe par l'acceptation, au sein de notre histoire intellectuelle, de l'idée que la tradition radicale noire s'est parfois écrite avec la peau d'un Blanc pour parchemin, son crâne pour écritoire, son sang pour encre et une baïonnette pour plume » (p. 40). Cette altérité passe par l'acceptation de Desalines, premier empereur du nouvel état d'Haïti, fondé en 1804, « une figure de transgression de la tradition radicale noire » (p. 32), dont la violence a toujours mis en difficulté les historiens. Mais c'est justement sur cet effort d'objectivité qu'on doit fonder une nouvelle lecture de l'histoire du monde.

La seconde section s'occupe des traces de l'esclavage qu'on retrouve dans l'architecture et les monuments des villes, et de la volonté d'efface-

ment caractérisant certains mouvements contemporains qui pratiquent le déboulonnage des monuments jugés esclavagistes : à noter en particulier, pour ce qui concerne la France, la contribution d'Elisabeth Landi, « Archéologie d'une politique patrimoniale : la grammaire d' Aimé Césaire à Fort-de-France ». Dans la sixième section j'ai beaucoup apprécié la contribution qui s'occupe de l'effort accompli en France pour introduire dans les écoles l'enseignement de l'histoire de l'esclavage atlantique, en sollicitant la participation active des élèves, grâce au concours « La Flamme de l'égalité » (Agnès Vergnes, « Décoloniser les mémoires de l'esclavage à l'école : la réhabilitation des figures d'esclavisés »). Pour ce qui concerne le rôle de la littérature dans cet effort de décolonisation, parmi les écrivains de langue française, une place de choix est assignée à Patrick Chamoiseau, qui est l'objet de trois contributions (Josette Spartacus, « Mémoire de chair et mémoire de papier : vivre et raconter l'Histoire dans *Biblique des derniers gestes* de Patrick Chamoiseau » ; Mathilde Berg, « Du monument au rayonnement : reconfigurations épistémiques pour une mémoire de l'esclavage dans la post-modernité : Toni Morrison, Patrick Chamoiseau, João Ubaldo Ribeiro » ; Camille Thermes, « Archives littéraires de l'asservissement / Mémoire et Syndrome de Stress Post-Traumatique du Monde / Translations / Trans relations dans les romans de Patrick Chamoiseau, Myriam A. Chancy et Arundhati Roy »), ce qui n'est pas étonnant, compte tenu de la proximité de sa pen-

sée avec celle de son ami Édouard Glissant à qui Ajari, on l'a vu, assigne le mérite d'avoir ouvert la voie à cet immense travail de réécriture d'une histoire véritablement globale, ouverte à l'apport de tous. Ce qui implique, ainsi que l'affirme Ajari, avant tout, une relecture des rapports entre dominants et dominés et la connaissance des mécanismes qui les ont rendus possibles : « Ne plus être esclave de l'esclavage, c'est en connaître la trame, se rendre familier de ses machinations infernales et de ses rouages sanglants... Ce n'est que de la conscience de cette mémoire et de ce qu'elle lègue au présent que pourra surgir une libération de l'esclavage... Il est nécessaire de rassembler des forces intellectuelles, sociales et politiques ; de s'engager en faveur d'un monde décolonisé » (« La dignité ou la mort : éthique et politique de la race », p. 11). Ce recueil apporte une contribution remarquable à l'étude de l'esclavage atlantique, qui a été aboli depuis longtemps par la loi mais qui reste une blessure dans les consciences des dominants et des dominés, et dont l'histoire est une tesselle incontournable de la grande Histoire du monde. (CARMINELLA BIONDI)

*Masculinité/s, Hybrida. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes*, <<https://hybrida.blogs.uv.es/revue-hybrida-no-7-masculinite-s/>>.

Comme le suggère le titre, la septième édition de la revue *Hybrida* – revue qui se penche sur plu-